



Escalade et JO

Ce petit texte se veut une contribution à l'excellente initiative d'organiser une réflexion pour anticiper les effets de l'arrivée de l'escalade aux JO sur l'activité elle-même. Il faut d'ailleurs préciser que pour l'instant, l'escalade sera présente aux JO de Tokyo en 2020 et qu'il n'est pas encore sûr qu'elle sera présente à ceux de Paris en 2024. Mais cela n'empêche évidemment pas de réfléchir sur les effets de son apparition aux JO, qui se feront de toute façon sentir, même si cela s'arrête après Tokyo.

Si l'escalade est aux JO en 2020, c'est d'abord grâce à l'action des instances internationales et fédérales qui gèrent l'activité, soit l'IFSC (International Federation of Sport Climbing) et la FFME en premier lieu. Il y a plus de quinze ans que ces structures agissent pour que l'escalade devienne un sport olympique. Après avoir lutté contre la compétition en escalade, aussi bien de la part des grimpeurs de haut niveau avec le manifeste des 19 en 1985 que des instances dirigeantes comme le CAF ou la FFM en France, tous se sont petit à petit rendus compte de l'intérêt qu'il y avait à ce que l'escalade devienne un sport olympique. De fait cet intérêt se traduit surtout en retombées financières (subventions publiques, investissements privés, sponsoring, prix) et en gain de notoriété. En France, par exemple, c'est une entrée au CNOSF dans le collège olympique et un statut de dirigeant de premier rang. Il serait intéressant de connaître quelle part des 6,6 millions du budget fédéral est consacrée à l'escalade de compétition (et combien aux frais de voyage, d'hébergement et de restauration des dirigeants). Pour donner une idée, on apprend dans le dernier numéro de Vertical, que seul 0,6% de ce budget est utilisé pour une bourse d'équipement des sites naturels. Le discours officiel justifiant l'entrée de l'escalade aux JO est pour l'essentiel constitué d'une « vision » : une ambition olympique au profit d'un développement global. (cf. le Plan stratégique olympiade 2017-2021 sur le site de la FFME). C'est la théorie classique (mais fausse) de la locomotive où l'élite est censée

entraîner la masse de par son rayonnement et du « rêve » qu'elle engendre.

Cette théorie a d'autant de moins de chance de se vérifier que l'escalade qui va être présente aux JO est à des années-lumière de celle qui se pratique dans le monde entier et que si entraînement il y a il faut se demander dans quelle direction va l'entraînement.

La raison principale ne vient pas du niveau des participants qui est évidemment très impressionnant et qui, s'il peut « faire rêver », ne peut en aucun cas devenir un objectif pour l'immense majorité des pratiquants qui se rendent bien compte que même s'ils s'entraînaient comme des forcenés, n'arriveraient jamais à réaliser les performances des professionnels que sont devenus les grimpeurs (et ce d'autant plus qu'il existe maintenant un système du haut niveau avec ses entraîneurs, ses médecins, ses diététiciens,... qui ne peut être que fourni par une fédération qui le réserve à ceux qu'elle détecte).

La raison principale tient à l'évolution de la pratique de compétition qui est de plus en plus déconnectée de la pratique ordinaire. D'abord par le fait du format de l'épreuve aux JO qui combine trois formes de pratiques.

La vitesse, qui n'est pratiquée qu'en compétition par des grimpeurs qui ne performant pas dans les deux autres types de pratique et qui ne concerne pas du tout les grimpeurs amateurs (non seulement parce qu'ils ne sont pas intéressés, mais aussi parce que cette forme de pratique nécessite une voie normalisée qui n'est pas accessible aux grimpeurs ordinaires). Cette pratique est d'ailleurs en contradiction avec le principe même d'une activité olympique qui se justifie en principe par le fait qu'elle concerne un grand nombre de pratiquants dans un grand nombre de pays (c'est le caractère « universel » des JO). Ici, aucun de ces deux critères n'est vérifié. Ne correspondant à aucune pratique réelle, il n'y a évidemment aucune chance qu'elle serve au développement de l'activité. Quant à son caractère soi-disant spectaculaire, je renvoie à ce que j'en dit dans mon livre, *La leçon d'Aristote*.

Le bloc est lui aussi de plus en plus déconnecté de la pratique du plus grand nombre. La raison en est qu'il évolue vers une gestuelle gymnique à base de saut et de mouvements de coordination où la préhension et la tenue de prise deviennent moins importantes, ce qui l'éloigne des lieux naturels (d'autant plus que les prises elles-mêmes sont propres aux blocs artificiels et ne se trouvent pas dans la nature). Ce style de grimpe impose de plus des chutes qui nécessitent des tapis de réception, ce qui la réserve à des salles. Et comme les salles, compte tenu des investissements qu'elles impliquent sont majoritairement privées, le bloc aux JO pousse vers la marchandisation comme la forme dominante de pratique. Il ne s'agit pas de critiquer cette forme de grimpe souvent intéressante et ludique, mais de noter qu'elle n'est pas vraiment favorable à un développement associatif de masse.

La difficulté, quant à elle, est plus proche de l'escalade en falaise, même si elle est surtout une escalade en surplomb, impliquant une grande résistance qui est finalement le critère qui départage les grimpeurs. Ce qui frappe dans une compétition de difficulté c'est que tous les grimpeurs gambadent dans la voie et tombent d'un coup quand ils ont atteint leur limite de résistance. Il en résulte à mon avis un « spectacle » à la fois monotone (tant qu'ils ne tombent pas ils font tous les mêmes mouvements sans hésitations) et sans surprise car dans les finales, ce seront toujours les deux ou trois derniers qui gagneront, car l'ordre de passage étant donné en raison inverse du classement en demi-finale, ce sont les meilleurs et c'est eux qui iront le plus haut. Il est clair que le grimpeur de base ne peut pas s'imaginer faisant ce même type de voie, qui de plus ne se trouve, là aussi, que lors des compétitions et dans des salles peu nombreuses. La pratique en milieu naturel est beaucoup plus riche en types de grimpe (dalles, fissures, dièdres, ... y sont présents en grand nombre alors qu'ils sont pratiquement absents sur les SAE de compétition) et beaucoup plus accessible en terme de niveaux (les compétitions proposent des voies à partir du 7C). L'effet d'entraînement n'existe pas sauf à imaginer que les spectateurs vont s'entraîner pour devenir comme les pros. Si c'est possible, ça ne peut être que marginal.

Enfin, le résultat, qui s'obtient en multipliant les places aux trois épreuves ne correspond pas non plus aux pratiques habituelles en escalade où c'est la cotation et le style (à vue ou pas) qui détermine la performance.

Reste le spectacle qui peut intéresser le grimpeur mais pas l'inciter à faire pareil. Quant au public non grimpeur il ne peut qu'avoir une idée fautive sur la réalité de l'activité qu'on lui fait voir.

En restreignant l'escalade à ce qu'en présenteront les JO on ne risque guère de susciter un développement massif de l'activité et comme elle se déroule sur des SAE, si effet il y a ce sera d'abord dans les salles qu'il se fera sentir (on commence à trouver dans certaines salles des voies « new school », entendez avec des énormes lanciers ou des courses sans les mains sur des prises de pieds qui éloignent encore plus de la pratique en milieu naturel et conduit à une autonomisation de plus en plus évidente de l'escalade en SAE¹).

Pour ce qui concerne la FSGT, je ne crois pas que l'escalade aux JO puisse servir à notre développement.

Gilles Rotillon - 1^{er} février 2019

¹Je ne dis pas que c'est dommage, c'est un constat. En revanche ça agrandit l'écart entre les deux types d'escalade et ça rend plus difficile le passage d'une forme à l'autre. Un très fort grimpeur de voies « new school » peut être à la ramasse sur des blocs ou des falaises en milieu naturel et réciproquement. Il peut y avoir un certain coût psychologique quant on passe du 7b en salle de s'entraîner pour réussir du 5c en milieu naturel.